

« Réflexions autour des épidémies qui ont dévasté la planète. »

D^r Bernard Cavalier.

Président de l'Académie

INTRODUCTION

« Un sage oriental demandait toujours dans ses prières, que la divinité voulût bien lui épargner de vivre une époque intéressante. Comme nous ne sommes pas sages, la divinité ne nous a pas épargnés et nous vivons une époque intéressante ». C'est par ces mots que débutait la conférence qu'Albert Camus donnait, le 14 décembre 1957, à l'université d'Uppsala à l'occasion de la remise de son prix Nobel. Nous n'avons pas dû beaucoup nous assagir depuis puisque nous aussi, nous vivons une époque intéressante.

Intéressante, elle l'est, à plus d'un titre. Cela fait maintenant plus de deux ans que nous vivons sous le joug de la pandémie du COVID 19, et aujourd'hui je voudrais essayer de tirer quelques enseignements de ce que l'histoire des épidémies et pandémies peut nous apprendre sur leur genèse, leur diffusion, mais également sur nous-mêmes, nos comportements individuels et collectifs et surtout dégager les quelques pistes de réflexions que cela m'inspire, sans avoir pour autant la prétention de posséder les clefs qui permettraient de parfaitement les comprendre, les combattre et, avant tout, les prévenir. Comme avait eu l'occasion de l'écrire notre regretté confrère, l'historien Bartolomé Bennassar, les épidémies constituent « une crise, une situation privilégiée pour l'historien. Par elles se trouve facilitée, favorisée la connaissance des sociétés, de leurs institutions, de leurs moyens de défense, de leurs croyances et de leurs phantasmes, de leurs aptitudes à protéger les hommes, de leurs facultés de récupération ». N'étant pas moi-même historien, je citerai des anecdotes puisées dans les écrits de spécialistes ayant eux-mêmes travaillé et publié sur cette question.

Depuis la plus haute antiquité, les épidémies surviennent ici ou là, faisant leurs lots de ravages et de morts avant de disparaître parfois aussi mystérieusement qu'elles étaient arrivées aux yeux des contemporains de ces époques lointaines. La première description d'une épidémie a été faite par l'historien grec Thucydide qui conta avec précision la peste qui ravagea Athènes en 430 avant notre ère. Il s'agissait en fait plus probablement d'une rickettsiose transmise par des poux, responsable du typhus exanthématique, maladie également souvent mortelle, que d'une peste causée par le « yersinia pestis » tel

qu'il fut découvert et décrit par Alexandre Yersin en 1894. En effet, le terme latin « pestis » qui a donné naissance au substantif « peste » signifie maladie contagieuse épidémique sans en préciser la nature exacte. On l'utilisait généralement pour désigner un fléau s'abattant sur une personne ou un groupe. Il fut donc longtemps utilisé pour parler d'une catastrophe sanitaire épidémique sans lien obligatoire avec la yersiniose.

Quoi qu'il en soit, cette « peste » d'Athènes survenant en pleine guerre du Péloponnèse aurait décimé entre le quart et le tiers de la population athénienne, frappant plus durement les membres des classes sociales les plus démunies, comme cela sera souvent le cas à travers l'histoire, tant pauvreté et famines ont toujours été des facteurs aggravants notables de leur létalité. Cette épidémie a contribué largement à la défaite des Athéniens qui durent, dans des conditions particulièrement difficiles, combattre des Spartiates qui étaient indemnes de la maladie.

Quelques siècles plus tard, une autre épidémie, appelée « peste Antonine » du nom de la dynastie régnant sur Rome au moment où elle survint en 165/166 de notre ère, va ébranler un empire. Là encore, probablement épidémie de variole ou de fièvre hémorragique plutôt que de yersiniose, elle contribua, avec l'épidémie survenant un peu plus tard au moment du règne de l'empereur Commode, à des modifications importantes au sein de l'Empire Romain. Certains les rendent responsables de l'expansion de religions nouvelles venues d'Orient, et plus particulièrement du christianisme. L'impuissance des dieux du panthéon romain à protéger l'empire et l'angoisse majeure qui découla des ravages faits par la maladie incita le peuple à se tourner vers d'autres dieux, les espérant sans doute plus efficaces.

Plus tard, la peste de Justinien qui débuta en 541 de notre ère va, elle, précipiter l'effondrement du monde antique. Elle fut la première épidémie à avoir été causée de façon certaine par le « yersinia pestis ». Cela a pu être démontré à partir de l'étude d'ossements datant de cette époque, trouvés dans une nécropole en Bavière. Ces ossements contenaient en grande quantité le génome du bacille de la peste.

Fait nouveau, incitant à la méditation, il s'agit de la première épidémie pour laquelle il est possible de montrer que des modifications climatiques brutales ont joué un rôle majeur dans sa genèse. En effet, en 535/536, des éruptions volcaniques importantes ont été à l'origine d'un bouleversement climatique significatif. La création d'un « voile de poussière » selon l'expression

d'Henri Deleersnijder, priva la terre du rayonnement solaire habituel pendant un laps de temps suffisamment long pour modifier le climat. Cultures et pâturages furent dégradés, une importante famine survint qui provoqua une migration importante de populations depuis l'Éthiopie où elles se trouvaient vers les bords de la Méditerranée. Or, en Éthiopie sévissait de façon endémique la peste. Hommes, femmes, enfants, bétail remontant vers le nord transportaient dans leurs bagages des hôtes indésirables, des rats porteurs de la redoutable bactérie. Les puces se chargèrent ensuite de faire passer la bactérie du rat à l'homme. Le monde antique vacilla par la suite et ne se remit jamais véritablement de l'hécatombe humaine qui en découla, car pas moins de 18 épidémies se succédèrent pendant les deux siècles qui suivirent.

Ces épidémies ne furent pas les seules à avoir fait chanceler ou disparaître un empire.

Quelque 1000 ans plus tard, un autre grand empire va sombrer et une grande civilisation va disparaître en grande partie en raison d'épidémies. Je veux parler de l'empire aztèque. Lors de la découverte du continent américain en 1492, apportant avec eux, variole, rougeole, coqueluche et autres « gâteries », les conquistadors espagnols durent autant à l'efficacité de ces alliés de circonstances qu'à leurs qualités militaires propres la chute de Tenochtitlan, l'actuelle Mexico. Les diverses maladies qu'introduisaient avec eux ces conquérants, inconnues jusque là sur ce continent décimèrent les populations autochtones, car elles ne possédaient aucun anticorps protecteur capable de les combattre. Cela, ajouté aux mauvais traitements que leur infligèrent les colonisateurs, explique que la moitié de la population amérindienne disparut dans les années qui suivirent la conquête espagnole. Juste retour des choses, s'il est possible de parler ainsi, les échanges se faisant dans les deux sens, les Espagnols auraient ramené avec eux des Amériques une maladie jusque là inconnue en Europe, la syphilis.

Mais il est temps à présent de dire quelques mots de la façon dont les sociétés réagissent face à l'arrivée d'une épidémie. Illustrant mon propos de quelques exemples, j'ai essayé de dégager quelques constantes dans le comportement des divers groupes sociaux qui ont eu à les affronter. Que peut-on observer le plus souvent ? Dans un premier temps, la tendance générale est au déni, tant au niveau des pouvoirs publics que des populations concernées. Parfois la simple raison en est le fait que cela paraît impossible, réaction bien humaine finalement. Le comportement du groupe, simple addition de comportements individuels, rappelle alors la réaction de nombreux parents à

qui le pédiatre apprend une mauvaise nouvelle concernant leur nouveau-né : la dénégalation. « Non, ce n'est pas possible, pas lui, pas nous ».

Deux exemples pour illustrer cela : l'un concerne un grand de ce monde et l'autre, le peuple.

- Jean Delumeau raconte dans son livre sur les grandes peurs en Occident que lors de la peste d'Amiens, en 1545, le fils de François 1^{er}, Charles II d'Orléans, séjournant dans cette ville refusa de suivre les conseils qui lui étaient donnés de loger dans un château où il n'y avait jamais eu de cas de peste. Le lieu proposé ne lui plaisait pas, il refusa de s'y installer, lui préférant une autre résidence plus conforme à son goût, mais ayant abrité des pestiférés. Il prétexta pour justifier son attitude que « jamais fils de France n'est mort de la peste ». Quelques jours plus tard, il décédait... de la peste.
- Mais cet aveuglement n'est pas l'exclusivité des grands de ce monde et des autorités. Il n'épargne pas le peuple. Ainsi, le même Jean Delumeau raconte qu'en 1832, dans les premiers jours de l'épidémie de choléra qui a frappé la France, alors que la presse commence à diffuser largement l'information, le temps étant particulièrement doux et clément, « les bals publics furent plus fréquentés que jamais ».

Plus souvent cependant, sans parler d'aveuglement, l'émergence d'une nouvelle pathologie, jusque là peu ou mal connue, explique les difficultés qu'ont les autorités à évaluer sa réelle gravité. Lorsque la grippe asiatique sévit en France en 1957, dans un premier temps, selon le journal « *Le Monde* », le gouvernement de l'époque estima que cette épidémie ne justifiait pas d'inquiétude particulière. En pleine guerre froide, les journaux s'intéressaient plus aux rivalités entre Russes et Américains pour la conquête de l'espace qu'à l'épidémie dont on estime qu'elle tua environ 100 000 personnes dans une France qui comptait alors 44 millions d'habitants. Du temps a passé avant que les journaux et, avec eux, l'opinion publique, ne s'émeuvent de l'ampleur et de la gravité de l'épidémie. Le « *Journal du dimanche* » s'alarmait alors, estimant qu'un Français sur cinq était atteint, que les hôpitaux étaient submergés, que les médecins travaillaient jour et nuit.

Parfois cependant, ce manque de discernement a des raisons beaucoup moins excusables. C'est la cupidité qui en est l'origine. Ce fut ainsi le cas de l'épidémie de peste qui, en 1720, partie de Marseille, décima la ville et, au-delà d'elle, toute la Provence. L'armateur et le capitaine du navire le Saint-Antoine,

arrivant du levant où sévissait une épidémie de peste, réussirent à déjouer les règles de quarantaine qui avaient pourtant été promulguées. L'une des raisons en était l'imminence de la foire de Beaucaire où ils espéraient vendre la plus grande partie de leur cargaison. La suite fut dramatique, comme on le sait, puisque, selon différentes sources, presque le tiers de la population de Marseille et de la Provence en fut victime.

Plus grave encore, il est arrivé parfois que les plus hautes autorités de l'état, refusant de prendre en compte la gravité de la situation, s'abritent derrière l'avis de la faculté pour justifier leur attitude. Contraints ou soudoyés, d'éminents médecins, par leurs discours rassurants, laissèrent des populations entières dans l'ignorance du péril à venir. Lors de la grande peste de Burgos en 1599, les conseillers scientifiques de la ville affirmèrent pendant un temps « qu'il s'agissait d'un mal commun... quelques personnes ayant eu des bubons qui guérissaient facilement ». Pourtant comme l'avait écrit Bartolomé Bennassar, qui s'était particulièrement intéressé à l'épidémie de peste qui avait ravagé l'Espagne de cette époque, « elle fut exceptionnellement grave par son extension et par sa violence ».

Mais les faits sont têtus et débordent rapidement ceux qui ont essayé un temps d'en cacher la gravité.

Dès lors, on assiste à un changement radical d'ambiance. Il faut impérativement trouver la ou les causes de la catastrophe. Trop souvent, la désignation d'un ou de plusieurs coupables, prime sur la recherche de la vérité. Comme l'âne de la fable, le plus souvent de pauvres boucs émissaires sont chargés du poids d'une faute qu'ils n'ont pas commise et rendus responsables du malheur qui s'abat sur tous. Ce sont en général les minorités les plus faibles ou les plus dérangeantes qui font les frais de cette quête effrénée. Au Moyen Âge, les Juifs furent le plus souvent les coupables idéaux, désignés comme tels et donnés en pâture à la vindicte populaire. De nombreux pogroms eurent lieu un peu partout en Europe où furent massacrés nombre de ces malheureux qui subirent la double peine d'être à la fois victimes comme les autres du drame sanitaire en cours, mais également rendus responsables d'icelui et, à ce titre, sévèrement punis. À l'automne 1348, lors d'une épidémie de peste qui sévissait en Europe, à Strasbourg, alors que la ville n'avait pas encore été touchée, 1000 à 1800 juifs furent accusés et assassinés.

D'autres minorités furent également mises en cause, tels les lépreux, les hérétiques, mais aussi les pauvres. L'immunologiste Norbert Gualde dans son

livre, « Les microbes ont aussi une histoire » signale que, lors d'épidémie de pestes, les pauvres furent parfois accusés d'être « des semeurs de peste en déposant du pus de bubons mêlé à de la graisse animale sur les poignets des portes des demeures ». Or, nous l'avons vu, leur pauvreté les rendait déjà plus vulnérables que les autres classes sociales.

Ne croyons pas cependant que cette irrationalité dans la recherche de la cause, soit l'apanage de ces époques déjà anciennes. L'époque moderne n'est pas épargnée. Henri Deleersnijder, dans son livre « *Les grandes épidémies dans l'histoire* », relate un événement hautement significatif à ce propos. Il s'agit de l'épidémie d'ergotisme, maladie également connue sous le nom de mal des ardents, survenue à Pont-Saint-Esprit dans le Gard au cours de l'été 1951. Cette maladie est due au parasitisme du seigle par un champignon, l'ergot de seigle, producteur d'un alcaloïde responsable, entre autres, de troubles neurologiques sévères potentiellement mortels. L'auteur explique qu'à cette occasion, alors que 300 personnes furent atteintes, dont 7 périrent, les rumeurs les plus folles circulèrent sur la cause de cette intoxication. Alors que commençait la guerre froide, en fonction sans doute des convictions de chacun, furent conjointement accusés par les uns ou les autres, Staline, la CIA, les Églises, le pape lui-même et bien d'autres encore !

Dans de telles conditions, il est peu surprenant que parfois des options thérapeutiques des plus irrationnelles, voire des plus farfelues soient proposées. Je ne peux résister au plaisir de vous en citer au moins une. S'inspirant sans doute du verset 11 du chapitre 15 de l'Évangile de Matthieu : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur, mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur », les édiles de la ville de Reims, lors de la peste noire qui sévit au XIV^e siècle interdirent de proférer des jurons, mesure à laquelle furent adjointes celle de l'interdiction de s'adonner au jeu et à la boisson. Même si cela prête actuellement à sourire, on peut comprendre qu'avec le niveau d'angoisse qui était le leur, leur incompréhension complète de ce qui arrivait, les hommes de ce temps, comme ceux d'aujourd'hui d'ailleurs, aient été en quête de solutions simples, si irrationnelles fussent-elles, pourvu qu'elles fassent un temps baisser le niveau de tension ambiante. Qu'un beau parleur se fasse le héraut de toutes ces fadaïses et chacun se précipitait à sa suite.

Cependant, chaque fois, si certains donnent libre champ à leurs pulsions les plus viles, d'autres restent dignes et clairvoyants, ce qui a fait dire à Jean Delumeau que les événements de cette ampleur sont à l'origine d'une « dissolution de l'homme moyen ».

Fort heureusement en effet, on observe que parallèlement à ce déferlement d'absurdités, de contre-vérités et de bassesse, des sages n'ont pas cédé à la panique ni aux appels au meurtre. Gardant leur sang-froid dans la tempête, ils ont travaillé avec une grande constance à la recherche des causes réelles du mal afin de trouver les solutions que les connaissances de leur époque les incitaient à mettre en place.

À contre-courant de tout ce qui se passait en son temps, le pape Clément VI en 1348 protégea les Juifs habitant les États pontificaux et il n'y eut pas de pogroms à déplorer dans ses états. Il avait parfaitement compris qu'ils n'étaient pas cause de l'épidémie en cours et il ne chercha pas, comme d'autres, à leur en faire porter le poids. Louange soit également rendue au médecin de Reims, Nicolas Abraham de La Framboisière, conseiller du roi de France qui, comprenant que les épidémies étaient dues à une corruption de l'air par les sols et les eaux fut à l'origine d'une véritable politique de santé publique de lutte contre la diffusion de l'épidémie de peste qui sévit au XVII^e siècle. Il préconisa l'enfouissement des cadavres, l'abattage des animaux errants et l'interdiction du vagabondage, limitant ainsi la vitesse de propagation de la maladie. La liste serait longue de ces héros connus ou anonymes qui furent l'honneur de l'humanité de leur temps.

C'est grâce à ces hommes et à ces femmes que de grandes victoires ont été possibles. Car après un temps plus ou moins long de tergiversations diverses vient enfin celui de l'organisation rationnelle. Le plus bel exemple à évoquer en la matière concerne la variole.

Due à un orthopoxvirus, cette maladie à la fois hautement contagieuse et sévère est un exemple particulièrement intéressant à étudier en termes de lutte contre les épidémies et cela, pour différentes raisons. La variole est apparue vraisemblablement 10 000 ans avant l'ère chrétienne et toutes les sociétés y ont été un jour ou l'autre confrontées. Nous avons donc sur un temps long, un exemple particulièrement démonstratif de lutte et d'organisation contre un fléau. En outre, ce combat sera à l'origine des premiers gestes dits « invasifs » de prévention contre une maladie que l'on ne sait pas guérir, la vaccination. Nous en sommes tous peu ou prou les bénéficiaires. Maladie très contagieuse à transmission uniquement interhumaine, elle sévissait par épidémies, dont la dernière d'une certaine ampleur eut lieu en Inde au milieu des années 70 du siècle dernier. Elle toucha alors 100 000 personnes environ et fit 20 000 morts. En France, la dernière épidémie date de 1955 à Vannes. Heureusement, après une courte phase d'atermoisement, une importante vaccination de masse

effectuée dans un large périmètre autour du cas index permit de la juguler rapidement, puisque 6 semaines après l'hospitalisation du premier enfant varioleux, il n'y eut plus aucun nouveau cas à déplorer. La vaccination en France et dans le monde se poursuivra encore pendant de nombreuses années jusqu'à ce que l'Organisation mondiale de la santé, en 1980, déclare la maladie éradiquée de la surface de la planète. Ce n'est qu'à la suite d'une campagne de vaccination massive à l'échelon mondial, accompagnée d'une stratégie stricte de surveillance et d'endiguement, qu'elle fut en mesure de faire cette déclaration. En France, la vaccination des enfants a été interrompue par madame Simone Veil, alors ministre de la Santé la même année. La prudence reste cependant de mise, car il est toujours possible qu'à partir d'accidents ou d'actes de malveillances, la maladie réapparaisse, puisque quelques souches de virus sont conservées dans différents laboratoires à travers le monde. Cela serait catastrophique, car avec le temps, l'immunité collective induite par la vaccination de masse a très vraisemblablement disparu et la maladie se diffuserait à une très grande vitesse touchant le plus probablement prioritairement les tranches les plus jeunes de la population, puisque depuis 1980 plus aucun enfant n'a été vacciné contre cette maladie. Force est cependant de constater que depuis cette date plus aucun cas n'a été à déplorer.

Comment a-t-on pu en arriver là ?

La lutte contre ce fléau est très ancienne.

Quels étaient les enjeux ?

Maladie hautement contagieuse, puisque son taux d'attaque c'est-à-dire le nombre de malades rapporté au nombre d'habitants du lieu où elle sévissait était très élevé. Elle pouvait atteindre jusqu'à 85% de la population concernée par une épidémie. Chaque cas primitif était susceptible de contaminer 4 à 10 personnes. Sa mortalité était également importante puisqu'elle emportait jusqu'à 30% des personnes atteintes. Très tôt les hommes ont essayé de s'organiser pour lutter contre elle. Les premières variolisations remonteraient au XI^e siècle en Chine.

De quoi s'agissait-il ?

Rien de moins que d'inoculer volontairement la variole à un sujet sain à partir de prélèvements effectués sur un sujet faiblement malade ou ayant été variolisé. En France, les premières variolisations célèbres furent celles des membres de la famille royale en 1774. Quelques mois après le décès de Louis XV de la variole le 10 mai 1774, il fut décidé de varioliser tous les membres de

la famille royale et leur entourage, à l'exception notable de la reine Marie-Antoinette qui avait déjà été variolisée en 1768 sur ordre de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse. En effet, à cette époque, la plupart des grands de ce monde avaient été variolisés, à l'exception notable de la cour de France, rétive et, on peut cependant le comprendre, à cette pratique. En effet, James Jurin, médecin et secrétaire de la Royale Society britannique avait constaté une mortalité de 1/50 chez les sujets variolisés avec des pics de 1/10 dans certaines situations particulières. Cependant, à la suite de la publication en 1760 par le mathématicien suisse, Daniel Bernoulli, d'un modèle mathématique visant à estimer les effets de la variolisation, les esprits évoluent progressivement et un relatif consensus s'établit en faveur de la variolisation. Il avait démontré que, malgré les risques encourus, la variolisation constituait un indéniable bénéfice en termes de santé publique. Si l'on se rappelle qu'à cette époque la maladie était quasi obligatoire à un moment ou l'autre de la vie, il avait démontré que le risque de mort par variolisation était treize fois inférieur à celui du risque de mort par la maladie elle-même. Il avait également montré que, pour un nouveau-né, l'espérance de vie moyenne passait de 11,5 ans à 25,5 ans selon qu'il n'avait pas ou été variolisé. Cette augmentation très significative de l'espérance de vie jouait en faveur de la variolisation. Sans revenir sur les nombreuses rumeurs qui circulaient contre ce procédé, un débat important eut lieu à cette époque entre « les pro » et les « antivariolisations ». Des arguments sérieux et respectables opposant les uns aux autres furent échangés. L'un de ces débats est particulièrement intéressant à signaler. Il opposa Diderot et d'Alembert. Le premier prenait fait et cause pour les recommandations de Bernouilli au nom de l'intérêt collectif et conseillait donc la variolisation. D'Alembert, lui, s'opposait à cette attitude. Il arguait qu'il n'était pas éthique de faire courir à une personne le risque potentiellement mortel d'une variolisation au prétexte de lui épargner le risque très réel, mais finalement incertain de contracter la maladie. L'objectif, même louable d'endiguer les épidémies qui endeuillaient régulièrement le pays, ne constituait pas à ses yeux une raison suffisante pour justifier la variolisation de tous. On le voit, il s'agit bien là d'un cas d'école typique où peuvent diverger les objectifs du médecin en charge de santé publique qui doit conduire de la façon la plus efficace possible la lutte contre un fléau majeur et ceux du médecin de famille dont le seul souci est la défense des intérêts du patient qui lui confie sa santé.

Rapidement cependant la variolisation va devenir obsolète. Un médecin anglais, Edward Jenner, en 1796, constata que les personnes qui avaient été

atteintes par le cow-pox, une maladie du pis de la vache, bénigne pour l'homme, n'étaient jamais atteintes de variole. Il décida en 1796 d'inoculer le jeune James Phipps avec une pustule de ce cow-pox ou vaccine. Ultérieurement, dans des conditions que l'éthique médicale actuelle réprouverait totalement, il contamina délibérément le jeune homme avec des pustules varioliques. Fort heureusement, son intuition étant la bonne, le jeune garçon ne contracta pas la maladie. Il était effectivement protégé. Le premier vaccin était né avec un risque de complication dérisoire, comparé à celui encouru lors de la variolisation.

En France, à partir de 1805-1806, les campagnes de vaccination, lancées par les pouvoirs publics, ont fait chuter de façon quasi vertigineuse le nombre des victimes de la variole. Cette campagne fut un succès malgré les difficultés liées aux diverses superstitions et forces d'inertie opposées à cette pratique.

J'observe cependant que, faute d'une politique concertée à l'échelon mondial, la variole va continuer à sévir régulièrement ici ou là à travers le monde pendant encore plus d'un siècle et demi, alors même que nous possédions, avec la vaccine, l'arme qui permettait son éradication. Pour réussir, il fallait que, de la façon la plus simultanée possible, la vaccination soit mondiale, ne laissant personne sur le bord de la route. Il était impératif que pays riches et pays pauvres soient parfaitement solidaires dans cette lutte. Ce fut le mérite de l'Organisation mondiale de la santé de promouvoir et organiser cette politique. Ce fut celui des responsables de chaque pays d'accepter et de suivre ces recommandations partout dans le monde, même dans les pays où plus aucun cas de variole n'était constaté depuis plusieurs années. En effet, la maladie devenue de plus en plus rare dans les pays développés, le risque vaccinal, certes minime -1 cas d'encéphalite pour 300 000 vaccinations- devenait dans ces pays supérieur à celui de contracter la maladie. Les pouvoirs publics, soutenus en cela par le corps médical qui a fait le choix de se comporter en disciple de Diderot plutôt que de d'Alembert, assumèrent cette décision courageuse et c'est cela qui, in fine, permit l'éradication de la maladie.

Nous avons vu que les épidémies existent de temps immémoriaux, que leur diffusion est facilitée par la multiplicité des contacts interhumains, mais également par ceux établis entre la faune sauvage et l'homme. Actuellement, notre démographie est galopante, puisque, d'une population estimée à 1 milliard d'individus en 1800, nous sommes à présent plus de 8 milliards. Ce nombre ne cesse de croître. De ce simple fait, nous avons besoin de plus en plus d'espace, réduisant comme peau de chagrin celui laissé libre à la faune et à la flore sauvages. La conjonction de ces deux phénomènes multiplie inéluctablement les

contacts entre animaux sauvages, animaux domestiques et humains. La transmission de micro-organismes des uns vers les autres s'en trouve favorisée et avec eux les risques épidémiques. Il faut ajouter à cela la diminution inquiétante de la biodiversité qui, la nature ayant horreur du vide, favorise le renforcement et le développement d'espèces dont certaines, potentiellement pathogènes, voient s'ouvrir devant elles des espaces qui, jusque-là, leur étaient interdits.

Nous avons vu également que des modifications climatiques ne sont pas étrangères à la propagation de certains germes jusque-là cantonnés à des zones géographiques réduites. Sans préjuger de l'impact exact des activités humaines sur les modifications climatiques actuellement constatées, elles sont bien documentées et réelles. Inéluctablement, ce bouleversement transformera les conditions de vie de populations entières tant humaines qu'animales. Elles migreront pour chercher sous d'autres cieux les conditions nécessaires à leur propre survie. Parmi les espèces animales qui migreront, certaines pathogènes, actuellement cantonnées à des zones géographiques réduites vont trouver de nouveaux espaces où se développer et ainsi étendre leurs effets délétères. Et que dire des risques que le dégel du permafrost nous réserve.

Nous avons vu en outre que famine et pauvreté, agissant comme de l'étoupe sur un feu qui couve, favorisent une diffusion quasi géométrique de pathogènes responsables de redoutables épidémies.

Nous avons vu enfin que ces épidémies peuvent faire et défaire des empires et que leur rôle a été parfois déterminant dans la disparition de civilisations florissantes. Le nier, se voiler la face, temporiser sans cesse ne peut que favoriser leur retour. Actuellement, toutes les conditions favorables à l'apparition de nouvelles épidémies sont réunies. Nul ne peut dire ce qu'elles seront ni quelles seront leur ampleur et leur gravité.

Avec l'exemple de la variole, nous l'avons vu : ce n'est que solidairement que nous pourrons combattre efficacement et ainsi espérer vaincre les épidémies. Tout cela nous le savons bien.

Si le sage oriental, cité par Albert Camus, que j'évoquais au début de mon propos revenait, constatant que, malgré ses prières, la divinité ne lui avait pas épargné de vivre une période intéressante, sans doute lui adresserait-il une autre prière. Il lui demanderait de nous faire croire à ce que nous savons. Si l'homme de foi est celui qui a la ferme assurance que certaines de ses convictions les plus indémonstrables sont vérités, telle l'existence de Dieu par exemple, le fol est

assurément celui qui refuse de croire à des réalités qu'il sait vraies et continue à se comporter comme si elles étaient nulles et non venues. Il lui faudra un jour, inéluctablement, en payer le prix. Cette nécessaire prise de conscience est le prélude indispensable à toute action. La plupart des experts s'accordent pour dire qu'il est grand temps de le faire. Pour y parvenir, il importe que nous surmontions nos égoïsmes individuels, nationaux et même générationnels. Quel que soit le réel désir que nous avons de le faire, aurons-nous la volonté et le courage de nous donner tous ensemble les moyens d'y parvenir ?

Là sont bien les premières questions auxquelles il importe de répondre.

Je vous remercie de votre attention.

Bernard Cavalier